

tire piquante, observation ingénieuse ; voilà tout ce que vous pouvez demander au bon et naïf chroniqueur, au gentil et malin poète ; mais point de vues d'ensemble, point d'idées générales, point d'avenir.

La féodalité s'en allait pièce à pièce, dépouillée de ses prestiges et sapée par la royauté bourgeoise, héritière de Philippe-le-Bel. Déjà, du temps de Froissart, la chevalerie n'était qu'une parodie, qu'une imitation, un non sens. On le sent bien à l'ardeur et au zèle du pauvre chroniqueur pour ranimer le goût des belles *emprises* et des merveilleux tournois ; maintefois on le surprend à les regretter comme une chose qui s'en va. La féodalité morte, c'en est fait de la littérature féodale et aristocratique. Elle a son dernier écho dans les poésies de Charles d'Orléans qui sont en même temps le premier monument de la véritable langue littéraire.

Est-ce à dire que la littérature indigène est morte et que l'esprit français attend, pour se produire de nouveau, ce que l'on a appelé la renaissance des lettres. Non, entre l'élément féodal et l'élément antique, vit ce que l'on pourrait appeler l'élément bourgeois, l'élément vraiment français qui se personnifie dans Villon, dans Commines, dans le canevas primitif de la farce de l'avocat Patelin. Villon, c'est le véritable gamin de Paris, le prototype de cet esprit français, fin, matois, jovial, essentiellement satirique, qui se perpétue par succession dans Rabelais, la satire Menippée, Regnier, Boileau et dont Voltaire est peut-être l'héritier le plus légitime.

A côté de cette littérature railleuse et légère nous trouvons, au commencement du siècle, les graves et doctes discours de *Jean Gerson* ; à la fin, *Commines* qui nous initie à la prose sérieuse, qui le premier par la